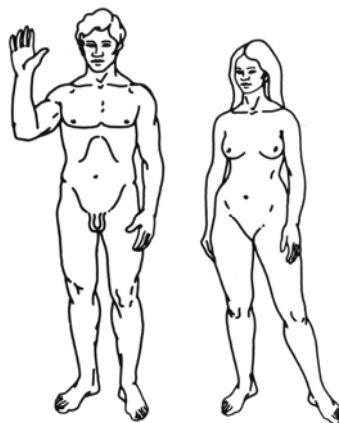


LA CONTROVERSE DU GENDER



Détail d'un dessin de la sonde
Pioneer 11 destinée aux éventuelles
civilisations extra-terrestres

NOTE DU CONSEIL SCIENTIFIQUE RELATIVE A LA THEORIE DU GENDER

Le bulletin officiel spécial du Ministère de l'Éducation Nationale, de la Jeunesse et de la Vie Associative en date du 30 septembre 2010 a fixé le programme d'enseignement d'éducation civique, juridique et sociale en classe de seconde générale et technologique et des programmes de classes de première ou de cycle terminal.

La rédaction des manuels scolaires, disponibles pour la rentrée 2011-2012 et qui se sont appuyés sur ces textes, a généré une polémique et beaucoup d'émotion.

Faisant suite au colloque qu'il avait tenu en 1997 sur les questions posées par l'identité sexuelle, le CLER Amour et Famille a souhaité apporter son expertise dans le débat et accompagner les éducateurs qui sont confrontés à ce sujet.

Nous avons voulu pour cela vérifier notre expérience par une approche scientifique, en sollicitant notre conseil ad hoc. Ce dernier s'est efforcé de s'en tenir aux affirmations publiées par des revues scientifiques (tout en sachant qu'elles ne reflètent que le consensus à un moment donné) et de les exposer très succinctement.

Il s'agit en effet plus d'une synthèse que d'un mémoire et chacun est invité à approfondir les thèmes abordés et, le cas échéant, à contribuer à la réflexion commune.

Vous trouverez en annexe les références d'un certain nombre de travaux sur le sujet.

Notre souhait est d'apporter une meilleure compréhension de ce sujet complexe à la lumière des études scientifiques.

Jean-Eudes TESSON

Président du CLER Amour et Famille

LA CONTROVERSE DU GENDER

A. DÉFINITIONS

A.1. LE GENRE (*GENDER en anglais*)

En anglais le mot « *sex* » est réservé aux organes sexuels et à la génitalité. Il ne convient pas pour évoquer les autres dimensions du concept de sexualité, comme par exemple le comportement social des êtres sexués. Il est réducteur par rapport au mot français « sexualité » qui, lui, englobe tout ce qui concerne la sexualité. Les américains utilisent le terme « *gender* » pour désigner ces domaines de la sexualité qui débordent les limites du « *sex* » : identités sexuelles et rôle social des sexes, orientations sexuelles, corrélations avec le sexe biologique, ... et non simplement la « dimension purement culturelle » de la sexualité ainsi que cela est souvent écrit.

Avec le développement des études sur le « *gender* » surtout aux Etats-Unis, ce terme a fini par désigner, un véritable concept, qui est le suivant :

Le genre¹, dans son application à la sexualité, est un concept de l'anthropologie moderne permettant d'étudier le vécu individuel et collectif (psychologique et social) de la sexualité dans ses rapports avec le sexe biologique (masculin, féminin, ou intersexué).

L'ethnologie et l'histoire montrent que le vécu psychologique et social de la sexualité peut différer selon les cultures et les époques. Certains comportements semblent « naturellement » liés à un sexe biologique dans certaines cultures ou à certaines époques, mais ne le sont pas à d'autres. Ainsi s'occuper des enfants en bas âge ou bien porter une robe, ou avoir le droit de travailler la terre peuvent être dévolus à l'un ou l'autre sexe d'une façon différente selon les cultures. Le genre s'avère donc partiellement comme une construction sociale, plutôt que dépendant uniquement du sexe génétique.

A.2. LE SEXE

Le sexe génétique

La différence sexuelle s'exprime de plusieurs façons à des niveaux différents mais un seul est héréditaire : le sexe génétique transmis par les gènes selon les lois de la transmission génétique.

Le sexe hormonal

Le développement du psychisme mâle ou femelle (comportement, identité, orientation) est largement influencé par les taux d'hormones circulant dans le sang fœtal à partir de l'organisme maternel ou du sien.

L'identité sexuelle

Sentiment d'appartenance ou conscience d'être un homme ou une femme. Ce sentiment peut être opposé au sexe biologique ou au sexe social ou plus souvent simplement incertain et ambigu.

L'orientation sexuelle

Attirance préférentielle pour les personnes de sexe opposé, ou du même sexe, ou des deux, ou toutes autres attirances.

A.3. QU'APPELLE-T-ON « ÉTUDES DE GENRE » (*GENDER STUDIES*) ?

Ce sont les études portant sur le vécu psychologique et social de la sexualité dans leur rapport avec le sexe biologique. Elles concernent un très grand nombre de disciplines, aussi variées que la biologie, la sociologie, la philosophie, la psychologie, les sciences politiques, le droit comparé, etc. ...

Ces « *Gender Studies* » pluridisciplinaires se sont particulièrement développées aux Etats-Unis à partir du milieu du siècle dernier dans le sillage des luttes pour les droits civiques.

En France, ces études sont le champ de la sexologie

A.4. QU'APPELLE-T-ON « THÉORIE DU GENRE » (GENDER THEORY OU SIMPLEMENT GENDER) ?

Il s'agit d'UNE théorie particulière, élaborée sous l'influence des minorités sexuelles et dont les ultimes développements aboutiront à dénier toute validité et intérêt à la division des humains en deux sexes masculin et féminin, en dehors de la reproduction.

B. Les Études de genre aux USA

B.1. HISTORIQUE.

La sexualité a été au centre de nombreux affrontements scientifiques, politiques et philosophiques dans les pays occidentaux, particulièrement depuis la deuxième guerre mondiale. Les *Gender Studies* prenant en compte, nous l'avons dit, l'ensemble des recherches en sciences humaines, biologiques, psychologiques, sociologiques, philosophiques... sur la sexualité, se sont particulièrement développées aux Etats Unis au sein des *Gender Studies Departments* des grandes universités. Au Canada il existe même une Faculté de Sexologie. En France l'organisation officielle des études de Sexologie est beaucoup plus récente, plutôt menée dans le cadre d'une politique générale de la santé, au travers des Diplômes de Sexologie délivrés par les Facultés de Médecine. Cette année 2011 a vu la naissance de la *Chaire de santé sexuelle et droits humains* à l'UNESCO.

Aux Etats-Unis, toutes ces études ont été stimulées par un certain nombre d'évènements, tels que :

- L'entrée en guerre des États Unis contre l'Axe qui a fait combattre côte à côte des afro-américains et des euro-américains. La fraternité au combat a avivé la conscience des inégalités raciales alors que l'idéologie américaine dominante était le « *melting pot* » dans une égalité théorique et une ségrégation de fait, surtout dans le Sud. Les intellectuels nordistes se sont donc intéressés à ces phénomènes d'inégalité entre blancs, noirs, mais aussi jaunes amérindiens, Inuits ...
- La guerre froide a opposé la vision anthropologique du matérialisme athée marxiste- léniniste qui favorise l'acquis contre l'inné, et une vision d' auto-construction de l'homme sans loi éternelle, sans cause ni but transcendants , à une vision religieuse issue du judaïsme et du christianisme qui met en avant un ordre du monde (parfait) troublé par le péché et auquel il s'agit de retourner (retour/rachat).
- Le choc culturel des études sur la sexualité du Dr. Kinsey qui montra, dans les années 50, que le comportement sexuel réel des américains était assez éloigné des normes morales reçues à l'époque. Le « normal » n'était pas majoritaire.
- L'apparition du SIDA dans les années 70/80 a poussé les communautés homosexuelles à s'organiser dans un mouvement de compassion et d'entre aide pour les malades. Cela va conduire progressivement à une mise en accusation de la société qui aurait fait de l'homosexuel un paria.

B.2. QUE NOUS APPORTENT CES GENDER STUDIES ?

Les études de genre ont fourni un grand nombre de données qui vont permettre certaines prises de conscience en ce qui concerne la complexité de la sexualité humaine :

- La prise de conscience que les deux sexes génétiques, féminin XX et masculin XY, qui sont ceux de la presque totalité des humains, ne sont, en réalité, pas les seuls possibles. Il existe des êtres humains dont le sexe génétique est différent :
 - Absence du gène de la masculinité SRY sur le chromosome Y ou déplacement de celui-ci par translocation sur un autre chromosome, ou présence d'un autre gène bloquant l'expression du gène SRY (**S**ex-determining **R**egion of **Y** chromosome), etc. ...

- Ou encore toutes les situations dites intersexuées (pour ne pas parler d'anomalies) : XO, XXY, XXYY, qui donnent lieu à des humains mal formés.
- La prise de conscience d'une certaine fragilité dans la construction de l'identité sexuelle ainsi que l'ont montré les études sur le transsexualisme :

Ce sentiment intime d'appartenir à l'autre sexe apparaît souvent dès l'enfance, très précocement, et subit au cours de la croissance des oscillations, avant de devenir, parfois, une « conviction inébranlable ». Certains peuvent demander le changement chirurgical et hormonal de leur apparence sexuelle, mais bien entendu ils gardent leur sexe génétique d'origine.

Ce transsexualisme est une manifestation extrême, peu fréquente, mais qui témoigne bien de la réalité d'une conscience du genre qui s'acquiert au cours de la croissance de l'enfant/foetus et de la fragilité éventuelle de celle-ci. Une forme extrêmement atténuée de ce phénomène n'est pas rare au cours de l'enfance ou de l'adolescence, tel le « garçon manqué » par exemple.

- La prise de conscience de la puissance du facteur culturel acquis, en conjonction avec le facteur biologique inné, dans le développement de l'identité sexuelle.

Les études ont mis en évidence la grande part de construction sociale et culturelle qui entrait dans l'établissement de l'identité sexuelle et du rôle social lié au sexe, ainsi que leur disjonction possible, partielle ou totale, avec le sexe biologique.

Des exemples extrêmes et exceptionnels (mais qui n'en sont pas moins significatifs), en sont donnés par les erreurs d'assignation sexuelle (prénom, état civil,...) consécutives, soit à une ambiguïté sexuelle telle que l'hypertrophie du clitoris pris pour une verge (due à une hyperandrogénie d'origine surrénale chez le foetus), soit sans ambiguïté sexuelle où un sujet se développe avec un corps de femme et le sentiment de l'être alors que son sexe génétique est XY (dû à l'insensibilité des cellules somatiques à la testostérone produite par les testicules de l'embryon, que l'on désigne comme « testicules féminisants »). Or, la plupart de ces enfants « mal étiquetés » se perçoivent, au cours de leur croissance, appartenir à leur sexe d'assignation si leurs parents les ont élevés avec continuité, cohérence et conviction dans ce sexe. Ils ne souhaitent pas la réassignation de leur sexe et, si on la leur impose, ils la vivent dramatiquement.

Les études ethnologiques se sont intéressées aux civilisations des populations non blanches constituant le peuple américain, les noirs, les amérindiens, mais aussi les nouveaux arrivants Inuits et Hawaïens. Les auteurs ont découvert des répartitions de rôles sociaux liés au sexe bien différents de ceux qu'ils connaissaient. Dans la culture Inuit il existe trois « sexes » sociaux : les mâles, les femelles et le « troisième sexe » et ce pour des raisons religieuses liées à la transmigration des âmes. Dans la culture amérindienne la place des intersexués (les *Berdaches*) était statuée sans opprobre comme un sexe possible à côté des deux autres sexes.

- La prise de conscience que les pratiques homosexuelles ne sont pas toujours superposables à l'orientation homosexuelle. : une étude a montré que 90% d'une population de prostitués homosexuels n'étaient pas homosexuels, c'est à dire qu'ils n'avaient pas d'orientation homosexuelle. Une autre étude a révélé qu'à Hambourg en 1970, dans les années de la révolution sexuelle, 18 % des adolescents avaient des activités homosexuelles alors qu'en 1990, vingt ans plus tard, avec le SIDA et les changements culturels, ils n'étaient plus que 2 %. Les pratiques homosexuelles des adolescents de 1970 ne correspondaient donc pas toutes à des orientations homosexuelles, elles étaient simplement influencées par l'ambiance socioculturelle.
- La prise de conscience du caractère relatif des normes alors qu'elles sont souvent considérées comme universelles parce que majoritaires dans la société.

L'ethnologie et l'histoire ont montré que les sociétés humaines ont tendance à ériger en normesⁱⁱ les comportements en fonction des pratiques majoritaires. Ces normes sont vécues comme « normales » ou « naturelles » alors que dans d'autres sociétés elles ne sont pas considérées comme telles. Par exemple est-il « normal » ou « naturel » qu'une petite fille n'ait pas droit à l'instruction ? De plus, ces pratiques majoritaires se posant comme normes vont s'opposer aux pratiques minoritaires alors considérées comme « anormales » ou « déviantes »

généralisant des réactions d'intoléranceⁱⁱⁱ. Enfin le statut de norme justifie des privilèges qui sont sources d'inégalités entre les citoyens.

Ce sont certaines de ces données que l'instruction du Ministère de l'éducation demande d'enseigner, et que les manuels des éditeurs doivent traduire.

C. La Théorie du *gender* : Genre et homosexualité

Ou la construction de la « théorie du genre » autour des droits civiques des homosexuels.

Dans le sillage du combat pour les droits civiques aux Etats-Unis puis en Europe en réponse au racisme, le refus de considérer comme normales les différences de comportement entre les femmes et les hommes, au motif qu'elles seraient dictées par la nature, a donné lieu à un débat politique sur les droits des femmes. La reconnaissance progressive du droit des femmes à ne pas être discriminées à cause de leur sexe, mérite certainement d'en être considérée comme un résultat positif.

Les mouvements féministes ont été largement animés par des femmes homosexuelles qui ont appelé les homosexuels hommes ou femmes à s'engager dans le combat pour le droit des femmes, en y joignant les revendications des personnes homosexuelles, puis des autres minorités sexuelles (personnes bisexuelles ou transgenre).

Les écrits des intellectuels français Sartre, Beauvoir, Derrida, Deleuze, Foucault, Lacan, Luce Irigaray, ... ont fourni le noyau d'une nouvelle réflexion existentialiste et athée, tentant de magnifier le rôle de la liberté humaine face à la nature, autre nom de la Création. Ce courant a été appelé la *French Theory* aux Etats-Unis^{iv}.

On peut résumer cette théorie du *gender*, qu'il convient de nommer « *théorie queer du gender* » (ou théorie transsexuelle du genre) pour ne pas l'amalgamer avec le reste des thèses émises autour du concept de genre, bâtie autour des droits des femmes et des minorités sexuelles, de la façon suivante :

C'est parce que la société accepte la différence biologique des sexes en tant que principal moteur de la construction du genre (identité et orientation sexuelle) que cette société s'est construite comme inégalitaire et discriminatoire pour les femmes et les minorités sexuelles. En effet, cette différence biologique est intrinsèquement inégalitaire au profit de l'homme et donc source de domination de l'homme sur la femme. Les stéréotypes féminins et masculins véhiculés par la société traduisent bien cela et entretiennent cette acceptation de l'inégalité des sexes, considérée comme naturelle et normale.

Sous l'influence des homosexuels cette inégalité des sexes va s'articuler avec l'inégalité des sexualités. C'est dans l'hétérosexualité que s'exprime au mieux la domination masculine. En conséquence cette hétérosexualité impose sa norme à toute la société et ceci d'autant plus facilement qu'elle est majoritaire. Elle détient le monopole de la sexualité légitime et crée l'illégitimité des autres sexualités (homo, bi et trans).

Judith Butler, philosophe féministe et défenderesse de toutes les minorités, dira : « *Admettre la différence des sexes c'est admettre la complémentarité des sexes* (ce qui sous-entend l'hétérosexualité et le mariage), *donc la domination patriarcale* (sous-entendu ancestrale et religieuse), *donc l'oppression et l'aliénation de la femme* »... et l'on peut rajouter « et des minorités sexuelles ».

La réalité biologique des sexes jouant pour la théorie *queer* un rôle accessoire, le moteur principal de l'acquisition d'une identité et d'une orientation sexuelle est le contexte social et culturel dans lequel est élevé l'enfant. Les théoriciens du *gender* vont s'approprier la notion, issue des observations scientifiques, que la personnalité sexuelle émerge de la conjugaison des données biologiques et du contexte culturel et social dans lequel se développe l'individu. Mais ils vont se l'approprier à leur façon, grâce à un glissement sémantique du type « tout passe par le langage », ce qui peut être vrai, à « tout est langage », ce qui est faux. Ainsi, si toute représentation de la sexualité passe par la culture, il n'y a qu'un pas à franchir pour survaloriser cet aspect construit et culturel et relativiser la dimension biologique. Et un pas de plus pour arriver à exprimer que toute la sexualité est culturelle et sociale.

Que fait-on de la réalité de la différence biologique des sexes ? On ne peut la supprimer. Alors, tout simplement, on l'ignore, on la met hors-jeu, comme non opérante en dehors de la reproduction.

Il s'en suit que si l'on veut s'opposer aux inégalités, il faut changer la culture, adapter la construction de la société à l'idée que l'on veut se faire de l'homme et de la femme et permettre à chacun de s'affranchir de

mieux en mieux des déterminismes biologiques (un peu comme la sexualité humaine s'est affranchie des déterminismes reproductifs des animaux). Ainsi la théorie du *gender* se veut-elle subversive. Il s'agit de déconstruire la société, le genre, la famille, pour instaurer un ordre sexuel nouveau où la femme sera enfin l'égal de l'homme et l'homosexuel l'égal de l'hétérosexuel.

Quels sont les principaux ressorts de cet ordre sexuel nouveau ?

Que dit -il ?

La différence des sexes est une dictature puisqu'elle est imposée par la nature. Elle est une atteinte à la liberté puisqu'elle empêche « d'être soi-même » et de se choisir en permanence. Accepter la réalité biologique c'est refuser de se construire soi-même, de choisir éventuellement son identité sexuelle (transgenre) et surtout son orientation sexuelle (les deux pouvant changer au cours de la vie) selon ses perceptions subjectives du moment, son sentiment d'être et le rôle social que l'on désire jouer.

La conscience que l'individu peut avoir de sa masculinité ou de sa féminité, son identité sexuelle, peut être en contradiction avec son sexe biologique : il est un homme ou une femme selon qu'il se sent ou se perçoit un homme ou une femme, indépendamment de son identité biologique.

L'orientation sexuelle est libre également, indépendante de l'identité biologique et sexuelle. L'homme et la femme n'ont pas de dynamisme naturel qui les pousseraient l'un vers l'autre, seuls les conditionnements sociaux rendraient compte de cette prétendue inclination.

Ceci, d'autant plus facilement qu'il y a équivalence entre tous les genres possibles puisqu'ils existent. Ils sont d'égal valeur, sans différence de nature. L'hétérosexualité ne mérite en rien le statut de norme et n'a pas l'apanage de l'universalité. On est dans la non-discrimination, l'égalitarisme et la liberté...

Telle peut être résumée la théorie « *queer* » du *gender*. Il est à noter que

a) même si elle provient de milieux homosexuels et/ou féministes elle n'est pas partagée par toutes les personnes homosexuelles ou féministes, loin s'en faut.

b) que beaucoup de ces thèses ne sont plus admises par ceux-là même qui les avaient émises ... Judith Butler par exemple, qui fut la première à spéculer sur le caractère arbitraire de l'identité de genre reconnaît avoir sous-estimé l'importance du corps sexué alors qu'elle surestimait la puissance de la parole, autre façon de désigner la culture. La fonction symbolisante de la parole n'est rien si celle-ci n'est pas prononcée par un corps sexué.

Il n'en reste pas moins que ces théories, donnant la priorité au subjectif, imprègnent l'ambiance dans laquelle nous baignons tous. C'est ainsi que les éditions de la rentrée 2011 des livres de Sciences de la Vie et de la Terre (SVT) destinées aux classes de première ont répondu aux demandes du Ministère de l'Éducation Nationale concernant les chapitres « Devenir homme ou femme » et « Vivre sa sexualité » par des textes qui parfois pourraient donner l'impression d'être imprégnés de cette théorie du genre et qui donnent lieu à polémique actuellement.

D. Quelques éléments de discussion de la théorie du *gender*.

D1. LA DIFFERENCE SEXUELLE COMME SOURCE D'OPPRESSION DE L'HOMME SUR LA FEMME

C'est une vision néo-marxiste de la différence sexuelle, qui relève de la dialectique bourreau / victime, que de lire obligatoirement cette différence comme une inégalité qui oppose et suscite des antagonismes et qui désigne l'homme comme l'opresseur et la femme comme la victime. Que cette différence puisse conduire à l'exercice d'une domination de l'homme sur la femme n'est pas discutable, mais cette domination n'est pas l'apanage de l'homme et la domination féminine existe aussi. La réalité est surtout que cette différence n'est pas seulement un écart mais qu'elle comporte aussi des convergences, des correspondances, des affinités qui créent de la complémentarité, source d'admirables harmonies.

D2. LE REFUS DE LA DIFFERENCE SEXUELLE COMME FONDEMENT DU GENRE (LE SEXE PROPREMENT DIT N'EST UTILE QUE POUR LA REPRODUCTION).

La réalité biologique des sexes n'est pas « neutre » au début, comme l'ont affirmé, contre toute évidence, certains théoriciens du *gender* qui pensaient qu'il suffisait ensuite de la modeler dans un sens masculin ou féminin (en vérité plutôt incertain) par l'influence socio culturelle.

Il est au contraire montré que le cerveau humain est modelé dès avant la naissance par des facteurs génétiques et épi-génétiques (en particulier hormonaux) qui orientent les sujets vers des types masculins ou féminins aux caractéristiques statistiquement observables.

Cette réalité biologique représente alors un axe solide autour duquel se constitue, en conjonction avec un contexte culturel donné, la psychologie de l'individu sexué qui participe de l'identité personnelle.

L'ancrage biologique dans la construction identitaire signifie une certaine relation du sujet à son corps, une appropriation de celui-ci, qui passe par le consentement à ses potentialités comme à ses limites. Il y a également une symbolisation à partir du vécu sexuel féminin ou masculin qui débouche sur une différence dans la manière de désirer, de jouir, d'enfanter ... Les représentations symboliques sexuelles jouent un rôle primordial dans la construction de la personnalité, de la personne intérieure.

L'esprit humain se forme à partir du corps. Si le corps humain est différent entre les sexes comment l'esprit ne le serait-il pas (on n'a pas la même vision du monde quand on mesure 1,90 m et pèse 100 kg, que quand on mesure et pèse deux fois moins). Pourquoi serait-ce différent a priori pour la différence sexuelle ?

Refuser la référence à la différence sexuelle, qui est une différence d'abord inscrite dans le corps (anatomique, hormonale, neurocérébrale...), est une forme de refus du corps aboutissant à une vision imaginaire et irréaliste de la condition humaine. Considérer alors que l'identité de genres est de construction essentiellement socioculturelle c'est concevoir une identité personnelle indistincte et fragile, gouvernée par la seule subjectivité.

D3. ORIENTATIONS HOMOSEXUELLES ET PRATIQUES HOMOSEXUELLES.

La plupart des personnes homosexuelles sont probablement « prédéterminées » à la naissance. En tous cas elles perçoivent très vite cette orientation et il est légitime de la reconnaître comme constitutive de leur construction identitaire. Elles ne choisissent pas plus leur orientation sexuelle que leur sexe.

Cependant la théorie du *gender* amalgame souvent pratiques et orientations homosexuelles : les pratiques homosexuelles étant alors considérées comme la preuve d'une orientation homosexuelle. Les inclinations psychiques et les orientations subjectives sont présentées comme des qualités quasi ontologiques de la personne, comme de véritables identités personnelles, alors qu'elles ne relèvent que de la catégorie des désirs et que ceux-ci sont fluctuants et peuvent changer au gré de nombreuses influences, notamment ... socio culturelles. Or, nous l'avons vu, il existe fréquemment une disjonction entre pratiques et orientations sexuelles. C'est le cas en particulier pour un adolescent chez qui, ressentir des attirances homosexuelles, voire même avoir essayé des pratiques homosexuelles, ne signifie nullement qu'il est homosexuel.

E. Que penser de la polémique actuelle ?

Certaines phrases des ouvrages de SVT pour les premières sont incontestablement malheureuses, paraissant imprégnées de la culture du *gender*. C'est le cas, par exemple, d'une phrase de l'édition Hachette : « Le mineur est libre de ses orientations sexuelles ». Il n'est pas prouvé que ce mineur puisse choisir son orientation. S'il le pouvait, il y aurait sans doute moins d'homosexuels déclarés, tellement il est plus aisé d'être conforme à la majorité. Cette phrase devrait être rédigée ainsi : « Le mineur est libre d'exprimer son orientation sexuelle ... » qui peut être une homosexualité, et ceci sans l'opprobre de la société.

Par ailleurs, beaucoup de phrases prises stricto sensu apparaissent justes et recevables, se référant à des notions établies par les diverses études sur la sexualité, mais on pourrait reprocher aux textes qui les contiennent de ne pas aller jusqu'au bout de la réflexion en cours, de ne pas apporter tous les éléments nécessaires à une discussion complète - englobant le point de vue éthique - sur la réalité. Il est vrai qu'il ne s'agit pas d'un cours de philosophie morale.

Mais, objectivement, la théorie du *gender* n'apparaît pas au centre du projet pédagogique ministériel pour les élèves de première.

L'accusation faite aux ouvrages de SVT de vouloir promouvoir la théorie du *gender* paraît exagérée. Il n'est pas juste d'écrire, ainsi que certains l'ont fait, que « *la théorie du *gender* est inscrite officiellement dans ces nouveaux programmes ... et qu'elle fera désormais partie de l'enseignement obligatoire des lycées français ...* ». Il suffit de lire le Bulletin officiel et les ouvrages en question pour s'en rendre compte.

A parcourir ces dernières éditions des livres de SVT on constate que la véritable intention pédagogique des auteurs est double :

Enseigner des notions relativement récentes de physiologie et notamment de neurosciences concernant le développement de la dimension de plaisir dans les comportements humains, y compris sexuels (en particulier par le moyen du système cérébral dit « de la récompense »), ainsi que le dévoiement de celle-ci (addictions aux drogues toxiques, mais aussi aux jeux, au sexe, ... et à toutes les sources de plaisir).

Faire prendre conscience aux élèves que l'homophobie et la discrimination sont des réflexes d'une société qui n'a pas compris que l'individu n'est pas plus responsable de son orientation sexuelle que de son sexe, que les orientations homosexuelles ne sont pas indignes au seul motif qu'elles sont minoritaires, enfin que l'accueil d'humains qui sont différents dans leur façon d'être et leurs souffrances spécifiques relève pour commencer de la plus simple fraternité humaine.

Comment éviter les polémiques ?

Le débat politique (politique de la famille...) gagnerait à voir clarifiées les notions anthropologiques sur la « nature » de l'homme, et la notion morale et politique de « normalité » de façon à répondre à la question posée par l'eugénisme jusqu'à la folie hitlérienne : Que fait-on des « anormaux » ?

Ces approfondissements nécessaires doivent aussi s'appuyer sur la question philosophique^v du statut de la vérité^{vi} : est-elle scientifique ou simplement affirmée par simple habitude et tradition dans les sociétés humaines ?

Comme dans tout débat, on risque de se focaliser sur les outrances polémiques (par exemple qualifier la théorie du *gender* de « satanique ») en perdant de vue que la diversité inhérente à la nature humaine ne devrait pas être source de méfiance et d'hostilité mais d'entraide et de fraternité. Pour ne pas entretenir les polémiques évitons en particulier les oppositions science/foi, selon l'esprit de *Fides et Ratio* de Jean-Paul II.

Si nous tenons une position scientifique,

Tenons-nous en à des affirmations publiées par des revues scientifiques, tout en sachant qu'elles ne reflètent que le consensus scientifique à un moment donné.

Méfions-nous de ne pas confondre « scientifique » et « juste ». Des théories scientifiques se sont révélées fausses au cours du temps notamment après l'arrivée de nouvelles théories mieux vérifiées par les faits comme l'héliocentrisme de Galilée, la relativité d'Einstein, les théories darwiniennes sur l'évolution, la dérive des continents de Wegener ou les prions de Prusiner.

Si nous nous situons du côté de l'humanisme et de la morale,

Observons que la définition que l'homme donne de lui-même progresse aussi avec le temps, ainsi que les questions d'ordre moral. Autrement dit la morale n'est pas immuable, et il suffit en matière de sexualité de mettre en vis-à-vis les positions ecclésiales et même ecclésiastiques des différentes périodes pour l'observer et s'en convaincre (castrats de la chapelle Sixtine ...).

Michel des Roseaux Président du Conseil Scientifique

Olivier Florant Secrétaire du Conseil Scientifique

Notes de fin

ⁱ Si l'utilisation du mot « genre » prend une signification nouvelle dans le domaine de la sexualité, la notion de genre n'est ni nouvelle, ni réservée aux universitaires.

Le mot figure par exemple dans le **Dictionnaire de l'Académie française de 1694** et sa définition contient déjà le débat d'aujourd'hui sur l'aptitude de l'homme à la nomination et à la classification de tout ce qu'il observe :

GENRE. s. m. Ce qui est commun à diverses espèces, ce qui a sous soy plusieurs espèces différentes. *Sous le genre d'animal il y a deux espèces comprises, celle de l'homme, celle de la beste. Genre supérieur. Genre subalterne.* Termes de Philosophie. Il se prend quelquefois simplement pour Espèce. *Il y a divers genres d'animaux. Le genre humain.* [...] La Grammaire divise les noms en trois genres, le masculin, le féminin, & le neutre. *La Langue Française n'a point de genre neutre.*

ⁱⁱ La principale cause de cette tendance à ériger sa propre vision en normes ou lois universelles est précisément la propension de l'esprit humain à former des « modèles idéaux » puis d'interpréter la réalité à travers ces modèles. Le cerveau semble construit ainsi.

ⁱⁱⁱ Rappelons que les gauchers étaient considérés comme anormaux, sinistres et portant malheur, voire diaboliques de même que les jumeaux, les albinos, les roux, les déficients mentaux dans certaines contrées.

^{iv} Les études de genre ont donc été le nouveau terrain de combat entre des systèmes philosophiques différents : l'essentialisme d'une part, hérité de Platon, d'Aristote, voire de la scholastique, et l'existentialisme athée (même s'il a existé un existentialisme chrétien, troisième voie possible entre les deux ennemis). En particulier la *French Theory* insiste sur le rôle du langage dans la société pour conditionner l'homme. Si l'homme est un « parlêtre » comme le disait Lacan, changer la parole (la déconstruire) est le moyen de changer l'homme (nature versus culture). Les études sur le genre seront ainsi de nature constructiviste et permettront d'essayer de déconstruire les catégories de représentations du féminin et du masculin en les situant dans le temps et l'espace par rapport aux relations de pouvoir (sous-entendu le pouvoir religieux).

^v Essentialisme et existentialisme, deux conceptions de la réalité :

La vision essentialiste.

La cause principale - pour ne pas dire « essentielle » - de cette tendance à ériger sa propre vision en type idéal, est précisément la propension du cerveau humain à former des « modèles idéaux » puis à interpréter la réalité à travers ces modèles. Le cerveau semble construit ainsi.

Les psychologues expérimentaux ont fait valoir que l'essentialisme sous-tend notre compréhension de l'univers physique et social. Les psychologues du développement et les chercheurs en ethnopsychologie soutiennent qu'elle est instinctive et universelle. Ainsi Paul Bloom de l'université de Yale : « l'une des idées les plus fécondes en sciences cognitives est la théorie selon laquelle les personnes font l'hypothèse a priori que les choses, personnes et événements, ont des essences invisibles qui les rendent « ce qu'ils sont ». Nous sommes naturellement nés essentialistes. Nous avons tendance à « idéaliser » le monde.

C'est précisément cette attitude essentialiste qui, appliquée au champ éthique et politique, provoque un débat avec les personnes qui possèdent une autre vision du monde.

La vision existentialiste.

La vision opposée repose sur des changements de paradigme d'ordre épistémologique, c'est-à-dire une autre façon de concevoir la réalité. Pour les penseurs du XIXe siècle et du XXe (Husserl, mais aussi à sa suite Sartre, Derrida, Deleuze, Foucault...), l'esprit humain ne peut accéder aux choses telles qu'elles sont mais telles qu'elles nous apparaissent. Les

idées traitées par l'esprit humain n'ont pas d'existence hors de l'esprit humain (esprit humain, non pas isolé dans chaque individu, mais interconnecté aux autres par le langage).

Contrairement à ce que pensait Platon, il n'y a pas de monde des idées hors l'esprit humain qu'il s'agirait de découvrir, mais de nommer et organiser ce que nous percevons de la réalité elle-même inaccessible en elle-même.

Par exemple, l'idée de blancheur est abstraite à partir des ressemblances de couleur des objets de l'univers tels que nous les voyons, mais il n'existe pas de blancheur idéale et universelle, seulement des normes fixées par les humains. C'est le cas du fameux plus blanc que le blanc de la lessive dans laquelle on ajoute du bleu pour compenser le jaunissement de la cornée avec l'âge. Le nombre des couleurs de l'arc en ciel est purement arbitraire et donc modifiable pour les améliorer. Des études ethnologiques du XXe siècle ont montré que la façon d'isoler et de nommer les différentes couleurs à travers le continuum spectral n'a rien d'universel. Ces couleurs varient selon les cultures, en fonction des capteurs sensoriels de l'œil qui diffèrent entre les humains, et les interprétations neuropsychologiques (couleurs chaudes...)

Cette vision du monde ne touche pas seulement la morale, mais tout le savoir, y compris les mathématiques où s'opposent vision constructiviste et vision essentialiste.

Cette controverse est illustrée en France dans le livre « Matière à penser » où le point de vue essentialiste est défendu par le mathématicien Alain Connes, médaille Fields (l'équivalent du Nobel en maths) et le point de vue existentialiste par le biologiste Jean-Pierre Changeux.

^{vi} **Epistémologie : Les deux états de l'esprit**

par Jorge Wagensberg professeur de physique et directeur du Musée de la Science à Barcelone. La Recherche septembre 2002 N° 356 page 92

J'ouvre les yeux, je vois le spectacle du monde et bien sûr, je suis émerveillé. Alors, pour penser la merveille, j'envisage les deux options qui s'offrent à moi :

- soit le monde est un monde de questions, et ma tâche consiste à chercher les réponses
- soit le monde est un monde de réponses et c'est à moi de découvrir à quelles questions elles renvoient.

Les deux attitudes sont recevables, mais sont très différentes :

La première part de la question : « Si la nature est la question, quelle est la réponse? » Dans cette attitude, disons l'attitude A, l'esprit se situe lui-même au centre de l'Univers et se pose la question du pourquoi et du pour quoi faire des choses. Sa préoccupation est la causalité et la finalité de tout événement. Dans cette option, les questions sont toujours les mêmes, et ce qui va changer de temps à autre, ce sont les réponses. Ce chemin, plus rapide que lent, conduit à la connaissance révélée et aux croyances. L'histoire des croyances, c'est l'histoire des bonnes réponses. On progresse lorsque la réponse change. La question, elle, n'est que pure routine.

La seconde attitude part de la question : « Si la nature est la réponse, quelle est la question ? » Dans cette attitude, que nous appellerons B, l'esprit essaie de s'auto-exclure du centre de l'univers et sa préoccupation le porte davantage vers le comment des choses. Autrement dit, il se préoccupe de l'intelligibilité de tout événement. Ce chemin, plus lent que rapide, conduit à la connaissance scientifique et à la recherche. L'histoire de la science, c'est l'histoire des bonnes questions. On progresse lorsque la question change. Trouver la réponse est presque une routine.

Un paradigme est une trêve entre deux bonnes questions.

En bref, un esprit a accès à deux états d'où il peut affronter l'incertitude du reste du monde, Personne ne s'installe à cent pour cent dans une seule de ces deux attitudes. Selon ce que notre naissance fait de nous, et selon la façon dont se déroule notre vie, notre esprit occupe ces deux états avec deux probabilités caractéristiques.

Ainsi s'établit l'inclination croyance/science de chaque esprit pensant. Et cette inclination va créer la connaissance utile qui permettra de naviguer sur l'incertitude. S'il s'agit de construire un avion transocéanique, mieux vaut

déplacer le centre de gravité vers l'attitude B. S'il s'agit de juger du sens de notre existence, mieux vaut glisser vers l'attitude A. Et s'il s'agit d'exprimer une complexité par le biais de l'art, chaque artiste trouve son juste dosage d'attitudes face au monde. Kafka, Van Gogh, Chopin sont des artistes plutôt A ; Borges, Picasso et Bach sont des artistes plutôt B. Ce schéma conceptuel sert à se poser la question suivante : quelle est la meilleure attitude à adopter pour organiser la cohabitation humaine ? Une conclusion possible est que la connaissance qui sert cet objectif - à savoir, la politique - devrait être élaborée avec un maximum d'attitudes B pour remplir d'attitude A tout le vide restant. C'est là quelque chose que nous n'avons peut-être encore jamais tenté. Un coup d'œil sur l'histoire de l'humanité sera peut-être suffisant pour découvrir que nous avons injecté de l'idéologie et de la tradition là où il y avait encore lieu d'utiliser la recherche, et la connaissance intelligible.

La controverse du gender : pour aller plus loin

- 1) Les pages des manuels de SVT concernés et les bibliographies proposées par les manuels scolaires pour les recherches complémentaires
- 2) Le texte du programme demandé par le Ministère de l'Éducation : Bulletin officiel spécial du Ministère de l'Éducation Nationale, de la Jeunesse et de la Vie Associative en date du 30 septembre 2010
- 3) Consulter sur Internet les articles de Wikipedia sur le *gender*, *l'existentialisme* et *l'essentialisme*, les *transsexuels Hijras* en Inde...
- 4) CREPAULT Claude (1997). *La sexoanalyse*. Payot, Paris.
- 5) *Documents épiscopat* N° 12-2006 *La problématique du genre*
- 6) DURDEN-SMITH J. & DESIMONE D. (1983). *La forme fondamentale de l'espèce, c'est la femelle* in *Sex and the Brain*.
- 7) FLORANT Olivier *Ne gâchez pas votre plaisir, il est sacré* Presses de la Renaissance
- 8) VINCENT Jean Didier *la biologie des passions* Odile Jacob, Paris
- 9) JEAN PAUL II *Homme et femme il les créa. Une spiritualité du corps*. Cerf
- 10) JEAN-PAUL II *Persona humana* Lettre encyclique du 29 décembre 1975
- 11) JEAN-PAUL II *Fides et ratio* Lettre encyclique du 14 septembre 1998
- 12) KIMURA Doreen (2000). *Cerveau d'homme, cerveau de femme ?* Odile Jacob, Paris
- 13) LE VAY Simon *Le cerveau a-t-il un sexe ?* Nouvelle Bibliothèque scientifique Flammarion 1994
- 14) Les actes du colloque du CLER sur l'identité sexuelle (Secrétariat national du CLER)
- 15) MAGRE S. et VIGIER B. (2001) *Développement et différenciation sexuelle de l'appareil génital*, in *La reproduction chez les mammifères et l'homme*. Ellipses, Paris.
- 16) PY Bruno *Le sexe et le droit* Encyclopédie Que Sais-je 1999
- 17) Revue Nouvelle Cité N° 551 septembre octobre 2011 article *Hommes et femmes nous sommes faits p10 ss*
- 18) SEMEN Yves *La sexualité selon Jean-Paul II* Presses de la Renaissance
- 19) ERIBON Didier *Une morale du minoritaire. Variations sur un thème de Jean Genet*, Paris, Fayard, 2001.
- 20) HOCQUENGHEM Guy, *Le Désir homosexuel*, Fayard, 2000 (1^{ère} éd. 1972)
- 21) HURTIG Marie-Claude, Michèle Kail et Hélène Rouch (dir.), *Sexe et genre, de la hiérarchie entre les sexes*, Paris, CNRS, 1991, réédition 2002
- 22) IRIGARAY Luce, *Sexes et parentés*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1987.
- 23) MATHIEU Nicole-Claude, *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-femmes, 1991.
- 24) MURAT Laure, *La Loi du genre, une histoire culturelle du 'troisième sexe'*, Paris, Fayard, 2006.

- 25) STOLLER Robert *Faits et hypothèses : un examen du concept freudien de bisexualité* in collectif : *Bisexualité et différence des sexes*, Ed.Gallimard-folio, n°359, 2000, (ISBN 2070411869)
- 26) Monique Wittig, *La Pensée straight*, Balland, 2001.
- 27) LAURETIS Teresa de, *Technologies of Gender*, Indiana University Press, 1984
- 28) BERSANI Leo, *Homos. Repenser l'identité*, Paris, Odile Jacob, 1998.
- 29) BERTINI Marie-Joseph, *Ni d'Ève ni d'Adam, défaire la différence des sexes*, Max Milo, 2009
- 30) BOURCIER Marie-Hélène, *Queer zones*, Balland, Paris, 2001
- 31) BUTLER Judith, *Trouble dans le genre*, trad. de Cynthia Kraus, La Découverte, Paris, 2005.
- 32) BUTLER Judith, *Défaire le genre*, trad. de Maxime Cervulle, Éditions Amsterdam, Paris, 2006.
- 33) BUTLER Judith, *Ces corps qui comptent : de la matérialité et des limites discursives du sexe*, trad. de Charlotte Nordmann, Éditions Amsterdam, Paris, 2008.
- 34) CALIFIA Pat, *Le mouvement transgenre. Changer de sexe*, EPEL, Paris, 2003
- 35) CASSIN Barbara, (sous la direction de), *Vocabulaire européen des philosophies*, Seuil-Le Robert, Paris, 2004
- 36) CUSSET François *French Theory*, La découverte, Paris, 2003
- 37) DELPHY Christine, *L'Ennemi principal 2, Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2001.
- 38) DORLIN Elsa, *L'Évidence de l'égalité des sexes : une philosophie oubliée au 17e siècle*, Paris, L'Harmattan, 160 p., coll. Bibliothèque du féminisme, 2001.
- 39) ERIBON Didier, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.
- 40) NADEAU Chantal, *Beastly Politics : Queers and Nationalisms* (University of Minnesota Press, forthcoming)